COMMUNE DE VILLERS-CANIVET.

HISTORIQUE.

LE nom de Villers, *Villaris*, *Villare*, *Villarium*, ne peut guère désigner, à ce qu'il nous semble, qu'une demeure, une habitation, une *villa* des champs. Ce nom et celui de *Villiers* sont très-communs en Normandie.

Quant au nom de *Canivet*, qui sert à distinguer cette commune, ainsi que celles de St.-Loup et de Saint-Pierre, qui sont limitrophes, nous croyons qu'il a pu, dans le principe, indiquer la blancheur du sol, ce calcaire, cette *cana tellus*, qui devait paraître si remarquable aux habitans du Bocage, qui descendaient par ce point dans la plaine; nous voyons sur la même ligne de transition Aubigny, *Albineium*, Guibray, *Wibrayum*, qui offrent le même sens. *Canivet* serait ainsi la contrée du sol blanc, du calcaire, par opposition avec la terre noire et rouge des rochers et de l'argile que l'on trouve partout au-delà, vers le sud-ouest, jusqu'aux rivages des deux mers.

D'après Ducange, *Cannivetum* s'employait aussi dans le moyen âge pour *Cannaba*, qui veut dire chanvre. Ç'aurait été par conséquent le *Villers au-Chanvre*, comme on dit ailleurs le *Villers-au-Bocage* ou *Villers-Bocage*. On peut choisir entre ces deux étymologies.

L'église de Villers, *Villaris ecclesia*, fut donnée aux moines de St. Évrault, en 1050, par les seigneurs de Grandmesnil¹

Un sire de Villers était à la conquête², et nous rencontrons fréquemment dans l'histoire de Normandie, des guerriers de ce nom, cités pour leur valeur dans les combats. Nous ne pourrions affirmer qu'ils fussent tous partis de la commune qui nous occupe; mais nous trouvons, en 1181, un

¹ Ordéric Vital, dans Duchesne, page 465.

² Masseville, tome I.^{er}, page 251.

Guillaume de Villers¹, bienfaiteur de Barbery ; qui, certainement, était de cette contrée. Peut-être appartenait-il à la famille des seigneurs de Moubray et d'Aubigny. Il y en avait cinq de ce nom à la première croisade, sous Robert².

Ce fut vers 1127 qu'un monastère de femmes fut établi à Villers-Canivet, par un seigneur puissant du lieu, qui voulut signaler sa piété par ce grand acte de munificence. Voici l'extrait de la charte de fondation, tel que nous le lisons dans le *Neustria Pia*, d'Arthur du Monstier³ :

« A tous les fidèles serviteurs du Christ à qui la
» présente charte parviendra, Roger de Moubray,
» s'ait.

« Sachez tous que moi Roger de Moubray (*Ro-*
» *gerus de Molbrayo*), j'ai donné, abandonné et
» confirmé par la présente charte, à Dieu, à la
» bienheureuse Marie et aux religieuses qui servent
» Dieu à Villers, toute ma maison de campagne
» de Villers, *Villam*, sans aucune réserve, *in-*
» *tegrè*, avec toutes ses dépendances en bois, en
» plaine, en terres, en prés, etc., etc... J'ai donné,
» j'ai abandonné tous les susdits biens aux reli-
» gieuses, afin qu'elles fassent le service divin pour
» le salut de mon ame, pour le salut de mon père
» Nigelle d'Aubigny, de ma mère Gondrée et de
» tous mes héritiers, etc., etc. Témoins, Jean,
» abbé de St.-Nicolas d'Anjou, Herbert de More-
» ville, Robert Maltalent, etc., etc. »

¹ *Gallia Christiana*, tome XI, page 87, *Instrumentorum*.

² Dumoulin, page 5 des Catalogues.

³ Page 791.

Nigelle ou Néel, fils de Roger, confirma la fondation, ainsi que le roi Jean d'Angleterre, dont la charte commence ainsi : « Sachez que nous avons » pris en notre main, garde et protection, l'abbaye » de Ste.-Marie de Villers, et les religieuses qui y » servent Dieu, et les frères et les hommes et tous » les biens et possessions qui en dépendent, etc. » La date de cette pièce est du 11 janvier 1203, quatrième et avant-dernière année du règne du monarque anglais sur la Normandie.

En 1256, au mois d'avril, Louis IX, roi de France, étant à Falaise, confirma de nouveau et ratifia toutes ces donations par des lettres-patentes dont le texte ne nous a pas été conservé. Du Monstier renvoie, pour en prendre connaissance, au cartulaire de l'abbaye, qui n'existe plus aujourd'hui.

Les religieuses de Villers dépendaient de l'abbaye de Savigny, et passèrent avec elle sous la règle de Citeaux. Elles eurent une discussion avec les moines de Saint-Évroult, qui possédaient l'église, et ce fut Rotrou, archevêque de Rouen, qui fut chargé de régler ce différent ; il paraît que l'église fut remise à l'abbaye de Villers, qui conserva le droit d'y nommer jusqu'à la révolution. D'autres difficultés s'élevèrent ensuite entre l'abbé de Savigny et les prieures de Villers, vers la fin du 13.^e siècle : on soumit les débats à l'échiquier de Normandie, en 1327 ; l'objet, du reste, et les décisions qui intervinrent, ne nous sont point connus, et seraient d'ailleurs d'un trop mince intérêt pour en occuper aujourd'hui le public.

Il y a eu successivement des abbesses et des prieures

à la tête de la maison de Villers ; dans les derniers temps on n'y a vu que des abbesses qui étaient à la nomination du Roi ; on donnait à la maison le titre d'*abbaye royale*.

Voici, d'après du Monstier et les auteurs du *Gallia Christiana*, la liste des prieures et abbesses de Villers-Canivet, jusqu'en 1731 ; on y trouvera plusieurs noms connus dans le pays :

Almanda, en 1127. — Marguerite I.^{re}, en 1244. — Philippa de Briorne, en 1388. — Rachel d'Acqueville, en 1405. — Jeanne Tréperel, de la noble famille de Rapilly, en 1469. — Marguerite de Vassy, en 1484. — Françoise, en — Isabelle Seran, en 1492. — Marie de Serrant, en 1504. — Jeanne Pelerin, en 1511. — Jacqueline Malet, de la famille de Rubec en Auge, en 1538. — Madeleine de Saint-Germain, de l'illustre maison de Rouverou, en 1563. — Jacqueline II Malet, en 1564. — Marguerite le Bailleul, en 1571. — Marguerite Busquet, en 1585. — Renée le Mayre, de Cohardon, en 1587. — Françoise Bouquetot, de Rabu, en 1597. — Hélène et Françoise de la Moricière, de la famille de Vicques, en 1615, 1636. — Louise de Maurey, en 1647. — Marguerite-Bernarde le Bourgeois, en 1669. — Anne de Souré Renouard, en 1681. — H. de Montgomery, en 1712. — Marie-Louise de Fransure de Villers, en 1739, etc. 1

Voilà tout ce que nous trouvons dans les anciens écrits sur l'abbaye des dames de Villers-Canivet. Leur maison subsista, assez florissante, jusqu'au

1 *Neustria Pia*, page 792 ; *Gallia Christiana*, pag. 752, 753.

Temps de la révolution, et elles jouissaient alors de revenus considérables ; leur couvent, leur église, leurs cloîtres offraient de belles constructions placées au milieu d'une enceinte murée, sur le bord d'un vaste étang, au-dessous des bois du Roi. L'état s'est emparé du domaine, et l'a vendu à des particuliers, qui ont renversé les grands édifices qui embellissaient ces lieux. Ce n'est plus maintenant qu'une vaste ferme que nous décrirons bientôt.

Les dernières abbesses de Villers ont été Mesdames *de Senneville et de Marat*. La maison renfermait, lors de la suppression, vingt-quatre dames et neuf sœurs, ou trente-trois religieuses habituellement.

DESCRIPTION.

La commune de Villers-Canivet est bornée au nord par Bois, Ussy et Torp ; à l'est, par Soulangy ; au midi, par St.-Loup-Canivet et Noron ; à l'ouest, par Martigny, Leffard et Ussy.

Sa contenance est de 922 acres une vergée 18 perches, qui se divisent ainsi : Labour, 582 acres 3 verg. 10 perch. — Prairie, 59 acres une vergée 23 perch. — Cours, vergers, etc., 34 acres 25 perch. — Bruyère, terre vague, 126 acres. — Bois, 110 acr. — Étangs, 10 acres une vergée. — La perche de Villers, comme celle de Pôtigny, n'a, par exception, que 18 pieds au lieu de 22, il en résulte que les 922 acres une vergée 18 perches ne forment que 503 hectares en mesures nouvelles.

Outre le bourg de Villers, on connaît les hameaux du Pré de Pile, du Hamel et de la Gruerie ; c'est du dernier de ces hameaux, éloigné d'un quart

de liene de l'abbaye, que l'on amenait autrefois à cet établissement, au moyen de conduits en terre cuite, l'eau d'une belle fontaine nommée *la Mous-saie*. Cette fontaine alimente aujourd'hui un petit courant d'eau qui, avec les eaux de l'étang et celles de la fontaine *Messire-Jean*, vont former un ruisseau qui se dirige vers le nord en sortant de la commune.

La culture à Villers n'a rien de particulier : les rochers au sud-ouest sont couronnés de bois, de bruyères et d'ajoncs ; les bois appartiennent à l'Etat ; ils dépendaient anciennement de l'abbaye. Dans les champs, on cultive le blé, le seigle, l'avoine, l'orge, et un peu de sarrasin. Quelques propriétaires ont fait des pépinières, et elles ont assez bien réussi. Le sainfoin commence à reparaître dans cette campagne, et on fait usage du plâtre pour augmenter ses produits. Nous avons observé sur ce point les effets de cet engrais sur une récolte de fourrages : un propriétaire avait plâtré la moitié d'un champ de sainfoin, et laissé l'autre moitié dans l'état naturel ; le sainfoin plâtré croissait avec vigueur, il était vert et plein de sève ; le sainfoin naturel était jaune, chétif et peu élevé ; la récolte du premier dut être double au moins de celle du second.

On emploie à la culture 45 chevaux de trait, 151 bêtes à cornes, 300 moutons communs et cent mérinos. La ferme la plus considérable, celle de l'abbaye, que possède un receveur général, M. de la Hante, est d'un revenu de 6,000 fr. environ.

Le nombre des maisons est de 186, celui des habitans de 630 au moins. Dans les cinq années du

recensement, il y a eu 51 naissances sur 67 décès ; ce qui offre un résultat très-défavorable, ainsi qu'à Leffard. Outre les cultivateurs, on remarque dans cette commune des pépiniéristes, deux maréchaux, deux aubergistes, et une quarantaine de femmes qui filent encore le lin et le chanvre. Il n'y a qu'un four à chaux continuellement occupé, et un pauvre moulin à blé qui ne peut marcher que pendant l'hiver. On a ouvert trois carrières dans la campagne, mais elles ne sont pas d'une grande importance.

Il n'y a point d'instituteur établi sur le lieu ; mais il pourrait et devrait y en avoir un ; 50 ou 60 enfans vont chercher, comme ils peuvent, l'instruction dans les environs.

La route de Falaise à Harcourt traverse la commune, et nulle part peut-être elle n'est en plus mauvais état que dans le vallon, au-dessous de l'église ; on la répare en ce moment sur ce point. Les autres chemins, tant vicinaux que communaux, s'élèvent à trente-huit. Ceux que nous avons visités étaient en général dégradés par les eaux qui sont abondantes sur ce sol. On a réparé celui de l'abbaye, et l'on fait tous les ans quelques travaux aux points les plus importans.

Nous noterons sur Villers, du côté de Torp, une tourbière abandonnée, qui fut décrite par M. Nicolas, il y a vingt-cinq ans environ ; le mémoire fut présenté à la Société d'Agriculture et de Commerce de Caen, qui en a conservé le manuscrit ; d'après le rapport imprimé du secrétaire de cette compagnie, M. Nicolas assure que M. Lejeune,

ancien maire, « est parvenu à obtenir de la chaux » de bonne qualité, en employant la tourbe, qui » brûle facilement et sans exhaler d'odeur désa- » gréable. » M. Nicolas ajoute qu'il a lui-même « reconnu, par des épreuves multipliées, que la » tourbe de Villers se soutient plus long-temps » en ignition qu'une égale quantité de bois, et » qu'elle répand plus de chaleur. » Si ces expériences sont justes, comme on peut le penser, il est à regretter que l'on n'ait pas essayé d'exploiter plus en grand la tourbière de Villers pour les nombreux fours à chaux d'Ussy. Nous notons les observations déjà faites, dans l'espoir qu'elles appelleront de nouveau l'attention sur cet objet¹.

M. de Brébisson (Alphonse) nous a indiqué encore sur cette commune un immense dépôt d'ancienne poterie brisée, qu'il a découvert dans les bois qui dominent l'abbaye ; la poterie est d'un grès dont la pâte ne sort pas évidemment du sol où elle se trouve ; M. de Brébisson pense qu'il y eut là jadis une fabrique qui aura disparu.

Examinons maintenant les traces des monuments qu'offrent la campagne et le bois de Villers, et disons ensuite quelques mots de l'église qui, seule, est encore debout.

Entre le hameau de la Gruerie et le village principal, on remarque au milieu des champs une

¹ L'extrait du mémoire de M. Nicolas est dans le tome I^{er} des *Mémoires de la Société d'Agriculture de Caen*, à la page 23, 1827. Au temps où l'on travaillait à la houille, le garde champêtre, le sieur Guesnon, y trouva un coin de bronze, qu'il remit à des Académiciens venus de Caen pour visiter le lieu.

roche de quartz, plantée comme un *menhir*; la tête est brisée, et l'élévation au-dessus du sol n'est plus que de 30 pouces, sur 6 pieds 4 pouces de largeur, et un pied d'épaisseur environ. La disposition de cette pierre isolée dans la plaine, ne permet pas de douter qu'elle n'y ait été placée à dessein, soit comme objet d'un culte, soit comme un souvenir d'un événement extraordinaire; un des champs voisins se nomme le *Champ de la Bataille*, et un autre, le *Champ du Long-But*; à une demi-lieue environ, dans les vallons inférieurs, sur Ussy, se trouvent les pierres druidiques du *Post* et de la *Hoberie*; on peut donc croire que le fragment de rocher de la plaine de Villers est un reste de *menhir* que les villageois auront essayé de détruire, comme tant d'autres. Il est dans la direction du sud-est au sud-ouest, la face, par conséquent, tournée vers le midi. Son élévation pouvait être de 13 ou 14 pieds.

Au milieu du bois de Villers est une enceinte fortifiée comme celle du bois du Bel, à Leffard. Le lieu porte le nom de *la Motte*, et le plus grand fossé a 300 pas de circuit, tandis que le second n'en a que 160 au plus. Il y avait au centre une redoute en terre qui s'élève encore à vingt pieds au-dessus du fossé, sur le point le plus escarpé. Cette *Motte* servit sans doute de refuge à quelque famille pendant les guerres civiles des temps de la féodalité. Les chouans s'y établirent, à ce que l'on dit, à la fin de la révolution, et ils y creusèrent un trou pour y renfermer l'acquéreur de l'abbaye. Le bois recouvre maintenant cet emplacement, et nous ne le visitâmes en détail que parce que le taillis venait d'être tout récemment coupé.

Dans le même bois, vers la bruyère, est une enceinte bien plus étendue, que l'on nomme *l'Ermitage*. Là, dit-on, vivait jadis un vieillard qui se nourrissait de fruits sauvages, et que l'on venait consulter à cause de sa grande sagesse. Il se désaltérait à une fraîche fontaine dont les eaux remplissent encore une partie des fossés qui servaient de limite à son étroit domaine. Il accueillait tout le monde avec bonté, et chacun revenait charmé de ses discours. Nous avons encore vu, parmi les arbustes que renferme l'antique enceinte, quelques vieux groseillers dont les souches peut-être furent plantées par le bon vieillard. Les anciens de nos jours ont connu jadis d'autres anciens qui avaient conversé avec lui dans leur jeunesse ; il y aurait ainsi cent cinquante ans environ que l'ermite aurait disparu. Cette tradition nous a plus touché que les souvenirs de combats et de désordres que *la Motte féodale* nous avaient rappelés. Nous n'avons pas cru devoir l'omettre dans nos récits.

En regagnant le vallon, nous trouvons le parc de l'abbaye, contenant dix-huit acres environ ; il est entouré de murs, et au-dessous est un bel étang très-poissonneux, environné d'arbres et de bosquets. La porte d'entrée du parc est une grande ogive à double cintre, sans ornemens ; celle de Noron est beaucoup plus remarquable. On voit encore l'emplacement du cloître qui était construit en belle pierre, avec des arcades à plein cintre, du meilleur goût. Il avait été élevé, ainsi que l'abbatiale, dans le dernier siècle, par Madame de Fransures de Villers. Il avait près de cinquante pas d'étendue

dans l'intérieur ; au-dessous se voient encore les restes de belles galeries voûtées¹.

A la Bouverie , ferme peu éloignée , on fait voir une grande ouverture de forme ogive , et l'on prétend que là , dans le principe , était peut-être l'abbaye ; nous croyons plutôt , avec une autre tradition , que ce fut , il y a deux siècles , un temple de huguenots.

Plus près de l'église paroissiale , on montre un puits qui communique , dit-on , par une ouverture latérale , à des souterrains. On aperçoit l'ouverture à dix pieds du sol , et des hommes du pays ont essayé de pénétrer dans le conduit souterrain , armés de flambeaux. L'air qui leur manquait les a forcés de renoncer à cette entreprise. On fait plusieurs récits sur l'existence de constructions anciennes en cet endroit. Rien ne paraissant certain , nous omettons de rappeler tout ce qu'on nous a raconté. Nous observerons seulement qu'on a trouvé d'anciennes monnaies dans les environs. L'une d'elles , que nous possédons , est de Henri II d'Angleterre , avec les inscriptions : *Cenomanni dux... Signum Dei vivi*².

¹ M. le curé actuel de Villers assistait aux dernières démolitions de l'abbaye. Il fut témoin de la découverte que firent les ouvriers d'un crapaud au milieu d'une belle pierre calcaire. Il vit l'animal vivant et la pierre creusée et polie dans l'intérieur. Il nous a donné le fait pour constant ; nous le répétons sous sa garantie , pour joindre cette observation à toutes celles du même genre que l'on a déjà publiées.

² Une monnaie semblable est figurée dans les *Antiquités Anglo-Normandes* , de Ducarel , traduites par M. Lechaudé d'Anisy , page 319.

L'église de Villers-Canivet est gothique, de deux époques. La nef et la tour carrée sont modernes ; mais au mur du nord de la nef on voit un ancien pan de maçonnerie contrariée, enclavé dans la nouvelle construction ; c'est un reste de l'église primitive. Le chœur est de gothique flamboyant, chargé de sculptures. Les arcades intérieures qui soutiennent les voûtes, sont d'une forme et d'une solidité remarquables pour une église de campagne. On montre dans une des chapelles la statue de S. Léonard, chargée d'une chaîne, qui semble inspirer une grande confiance aux villageois ; ils croient qu'elle peut guérir les enfans *noués* que l'on y attache, en invoquant le saint. Cette dévotion au bienheureux Léonard se retrouve en d'autres endroits de l'arrondissement. L'église du reste est dédiée à S. Vigor, et l'on en célèbre la fête pendant l'été ; il y a à cette occasion une assemblée nombreuse dans la paroisse, et l'on s'y rend de la ville et des communes voisines. Après les vêpres, on se réunit pour danser et se divertir dans un joli verger situé à gauche du chemin, à peu de distance de l'église. C'est une des plus nombreuses réunions patronales des environs de Falaise.

Le desservant de Villers-Canivet est M. l'abbé Leboullenger. Nous devons beaucoup de remerciemens à cet ecclésiastique, pour la complaisance qu'il a mise à nous indiquer lui-même tout ce qu'il connaissait de remarquable sur sa paroisse. Il a bien voulu nous donner également des monnaies et quelques fossiles qu'il avait recueillis en ce lieu depuis plusieurs années. Nous en avons fait le

dépôt au petit musée de la ville. M. Delahaye ;
mairie, nous a aussi adressé des notes qui nous ont
servi pour notre travail. L'adjoint de M. Delahaye
est M. Louis Porcher. Le percepteur de la com-
mune est M. Mannoury ; elle est imposée à 7,963 fr.
52 cent. pour l'année 1828.